

L'Écho de Saïda

numéro
131

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 36^e année - Avril 2015

SAÏDA

ARLES

À l'heure
de
l'Amitié



Rassemblement national des Saïdéens
23, 24 et 25 mai 2015

Éditorial



Il y a trente six ans, en avril 1979, le premier bulletin d'information familial et amical nous annonçait la bonne nouvelle :

« *Notre cher Écho de Saïda n'étant plus là pour nous informer, "l'Écho saïdéen" trimestriel va tenter de le faire modestement avec votre collaboration* ».

Ce magnifique projet initié, entre autres, par l'abbé Fernand Escolano, Messieurs Joseph Génolini et Francis Baylé, a bien sûr évolué et s'est développé au fil des années. Il a su créer un lien très fort entre nous. Que de chemin parcouru grâce au dévouement, à l'abnégation des membres fondateurs de notre Amicale parmi lesquels, Désiré Martinez qui vient de nous quitter et à qui nous rendons un hommage bien mérité dans ce numéro.

Pour certains, une année qui finit est l'occasion de tourner la page, de refermer un tiroir, d'effacer le passé pour se projeter dans l'avenir. Mais pour nous, cela est impossible car l'année est rythmée par la commémoration d'évènements qui ont marqué notre histoire et dont le souvenir s'impose à notre communauté comme un devoir de mémoire. Il est donc nécessaire, non pas d'effacer le passé, mais d'en garder la souvenance, le connaître et le propager de façon objective, pour justement se projeter dans l'avenir.

C'est le but recherché par l'équipe de la rédaction qui vous sollicite, tout au long de l'année, pour que vous nous racontiez votre histoire familiale ou personnelle, votre parcours,

vos souvenirs de là-bas. Rappelez-vous *la bonne nouvelle (ci-contre)* de 1979 qui disait bien : « *avec votre collaboration* ».

Cet Écho 131 marque une nouvelle année. La transition d'une année à l'autre génère un regain d'énergie et c'est donc l'occasion de regarder en avant, d'envisager de nouvelles résolutions, de se fixer de nouveaux objectifs.

Parmi eux, l'un est déjà réalisé, c'est le « trombinoscope » des Saïdéens. Il est évolutif. Je vous invite fortement à le consulter sur Internet (*voir les modalités en page 12*), mais surtout de **l'enrichir par l'envoi de photos** de vous-mêmes, de vos parents, grands-parents... Le deuxième objectif est la réalisation, après un important travail de collecte conduit par Marie-Paule, du recueil de textes et poèmes écrits pas des Saïdéen(ne)s sur Saïda et sa région. Cet ouvrage est en cours de finition par notre ami Christian, *notre expert maison* qui, à l'instar des autres bénévoles, ne compte pas ses heures pour parvenir à un document de qualité (*voir page 15*). Ce livre vous sera présenté et proposé lors de la concrétisation de notre troisième objectif de l'année 2015 : le rassemblement national du mois de mai prochain dont le succès dépend... de votre importante participation !

En conclusion, j'emprunterai à Winston Churchill deux citations qui justifient notre quête du passé et notre envie de continuer à pérenniser notre association : « *Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre* » et « *Plus vous saurez regarder loin dans le passé, plus vous verrez loin dans le futur* ». À méditer...

À bientôt, à Arles, Alain

Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

ADMINISTRATION

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Téléphone portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

Cotisation 2015 : 20 €, soutien à volonté

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

BUREAU

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Téléphone portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

ÉCHO

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publier Adressez-vous à **Christian Duran** :

Écho de Saïda, 4 allée des Lavognes - 34170 Castelnau le Lez

Téléphone fixe, **nouveau numéro** : 04 67 72 97 69 - Portable : 06 63 41 49 08

Courrier électronique : echodesaïda@orange.fr

Sommaire

- Pages 4 et 5 :
Merci Désiré...



- Pages 6 et 7 :
Arles 2015, c'est demain !



- Pages 8 et 9 :
Famille Camacho

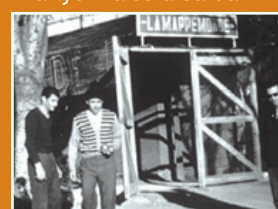


- Pages 10 et 11 :
Où habitiez-vous ?

- Pages 13 et 14 :
Saïda de mon enfance



- Page 16 :
La Lyonnaise à Saïda



- Page 17 :
Mon quartier



Les Saïdéens ont la parole

La photo de classe ci-contre date de 1928. Françou Ortega (34000 Montpellier) l'a trouvée dans ses archives...



1^{er} rang, g. à d. : Hermine Cazorla, Odette Buhl, Hélène Serrato, Renée Lamodière, ?, Josette Vole, Paulette Bertrand, Simone Eskhenasi
3^{ème} rang, g. à d. : Renée Saint-Vigne, ?, ?, Gilda Duteil, Ouros, Paulette Ortega, Denise Grillot
4^{ème} rang, g. à d. : Jacqueline Peraldi, Andrée Pérez, Simone Benhamou, Solange Mira, Sabria Benaliya

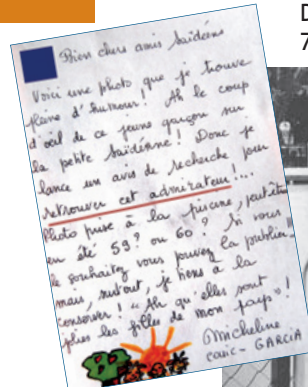


Cette photo, prise en 1957, a été publiée sur notre Forum privé Internet par Sébastien Pérez : une bande de jeunes qui se retrouvaient à Saïda lors des vacances scolaires, car la plupart étaient scolarisés soit à Mascara, soit à Bel-Abbès...

- Les filles, de g. à d. : Adèle San Miguel, Francine Escobar, Émilienne Pérez
- Les garçons, de g. à d. : Titou Martinez, Émile Martinez, Fernand De Casas (un peu caché), Pierrot Ramos, Camille Verling, Antoine Montoya (penché) et Sébastien Pérez

Avis de recherche

De Micheline Couic, née Garcia
72000 - Le Mans



NDLR. Notre amie ne précise pas le montant de la récompense si l'admirateur est identifié...



Christian Kauffmann (84700 Sorgues) a publié ce cliché de son père, Maurice, sur notre Forum privé Internet : dans la cour du Centre d'apprentissage à Saïda



Françou Cerna (84810 Aubignan) a reconnu sur cette photo, parue dans notre numéro précédent, ses sœurs aînées Élise et Antoinette, ainsi que son frère Louis (dit Coco)

En ce début d'année 2015, nous avons à nouveau reçu beaucoup de très gentils messages de vœux de la part des adhérents de l'Amicale. Nous sommes très sensibles à ces marques d'affection et de sympathie, souvent accompagnées d'encouragements.

Nous remercions vivement et sincèrement toutes celles et tous ceux qui soutiennent l'action des bénévoles de notre association. Bien sûr le temps passe, et pourtant le souvenir reste vivace. L'amitié qui nous unit dans le présent et dans le respect du passé renforce notre détermination à poursuivre ce devoir (qui est aussi et surtout un grand plaisir !) de mémoire.

À nouveau merci, à nouveau bonne année 2015.

Merci Désiré...

Désiré Martinez s'est éteint, ce 16 janvier, laissant toute sa famille, et aussi ses amis saïdéens dans une profonde tristesse. Le bureau de l'Amicale rend un dernier hommage à ce grand ami disparu et rappelle, grâce aux informations recueillies auprès de ses enfants, le parcours d'un des membres fondateurs de notre Association.



Désiré est né le 16 décembre 1929 à Aïn-El-Hadjar, fils aîné de Sébastien Martinez et de Marianne Marin. Les familles maternelle et paternelle étaient arrivées en Algérie dans les années 1880 et venaient des provinces d'Almeria et d'Albacete en Espagne.

Quelques années plus tard, en 1935, naît sa sœur Josiane, dite Josy. Marianne, la maman de Désiré et Josiane, décède alors que tous deux sont en bas âge.

Dès l'âge de 5 ans, Désiré est scolarisé à l'école Félix Faure de Saïda. La vie en internat est difficile, mais la présence de ses grands cousins, **Claude, Guy et Jo Marin** va le reconforter et l'aider. De cette expérience naît une véritable fraternité entre les cousins. Durant les congés scolaires, il rejoint la ferme familiale à Aïn-El-Hadjar où ses grands-parents, ses oncles et tantes vivent, ainsi que son père et sa sœur.

Son papa Sébastien ne se remariera pas et restera dans la famille de sa femme, reconnu par les parents de celle-ci comme un des leurs. Désiré poursuit sa scolarité chez les Pères blancs à Aïn Sefra jusqu'à l'âge de 15 ans, puis au Lycée Saint-Louis d'Oran, dans le quartier de La Marine, de 15 ans à 17 ans.

La préparation militaire lui donnera un avant goût de la vie de militaire, d'effectuer le service dans des conditions acceptables et de devenir un officier de réserve.

À son retour du service, il exerce divers métiers : agent d'assurances, représentant en machines à coudre... avant d'assurer, en 1952, avec son père, le développement de la quincaillerie située rue Bobillot. Ils avaient acheté l'emplacement occupé alors par un marbrier, puis tout rasé afin de bâtir la quincaillerie. Au-dessus du commerce, un appartement permet d'accueillir non seulement Sébastien, Désiré et Josy, mais aussi la famille Marin.

L'affaire était bien plus qu'une quincaillerie puisqu'il y avait un secteur assurances, un secteur agricole avec vente de tracteurs, d'engrais etc., un secteur mobilier comprenant cuisine et bureau et bien entendu tout le matériel que l'on peut trouver dans un tel commerce.

Le 5 décembre 1953, il se marie avec **Maximilienne Juan**, fille de **François Juan** et d'**Anna Garcia**, venus également de la province d'Almeria en 1904. Maximilienne communément appelée Mimi, jouait dans l'orchestre de Saïda en tant que violoniste.

De cette union naquirent, en Algérie, trois enfants : **Dominique** en 1954, **Thierry** en 1955 et **Marianne** en 1957.

Départ en juin 1962 pour la France avec comme point de chute la Bourgogne. Désiré s'était en effet lié d'amitié avec Monsieur Le Lorain qui avait vécu, pendant quelques années, en Algérie. Ce dernier lui avait proposé de l'héberger dès son arrivée en France et pendant tout le temps qu'il lui faudrait pour s'installer et avoir des repères sur cette nouvelle terre.

La famille va donc vivre dans une magnifique propriété familiale de La Roche Vineuse, appartenant à la descendance du poète et romancier Alphonse de Lamartine.

Ainsi malgré le drame qui s'était joué et se jouait encore en Algérie, la famille vécut un été magnifique à la campagne pendant

lequel se sont succédés, entre autres, les rencontres amicales avec les voisins fermiers, les promenades, les parties de pêche (Thierry demandait à son papa s'il allait pêcher des sardines !).

Ce temps et ce lieu furent un tremplin précieux qui alimenta la merveilleuse énergie de Désiré et la rêverie poétique de Mimi.

La recherche d'un emploi amène la famille à s'installer à Mâcon où se fera l'accueil des autres membres de la famille qui arrivaient, et notamment l'oncle **François Garcia**.

En mars 1963, la famille s'agrandit avec la naissance de **Françoise**, le quatrième et dernier enfant de Désiré et Mimi.

Pendant quelques mois, Désiré assure un métier de représentant avant l'achat d'une entreprise qui sera familiale dans un premier temps, spécialisée dans les appareils automatiques « SEDIMAT ». Dans les années 1970, il devient propriétaire de l'affaire qu'il gèrera jusqu'en 1988. Il cessera son activité professionnelle suite à un deuxième infarctus qui justifiera un double pontage.

En 1977, Désiré se charge d'organiser la réunion nationale des Saïdéens à Mâcon. Après les réunions de Toulon et Bandol, il va accomplir, seul et avec détermination, un travail de titan. Il réussit à reconstituer un carnet d'adresses repertoriant un maximum de Saïdéens de France et de Navarre. Le rassemblement de Mâcon restera pour beaucoup d'entre nous celui des retrouvailles et grâce à lui, les rassemblements vont perdurer et continuent de réunir 37 années plus tard les « rescapés ».

Ci-contre, à Mâcon en 1977, avec Francis Baylé



En 1981, lors de la création officielle de l'Amicale des Saïdéens, il est nommé, au Conseil d'administration, co-président fondateur, avec le **Père Fernand Escolano, Lucien Knapp et Roger Pauloin**, pour son dévouement acharné à la cause de notre association.

En avril 1982, il participe au voyage collectif en Algérie. Ce fût l'occasion pour lui de resserrer les liens avec des amis algériens tels que : **Bouhous Djoudi** et son fils **Maamar, Youssef et Keroum**, qu'il avait eu l'occasion d'accueillir en France à maintes reprises. Maamar et son épouse Fouzia sont devenus des amis chers. Youssef s'occupait des tombes de la famille au cimetière de Saïda. Cette amitié était si forte que Maamar Djoudi n'a pas hésité à venir d'Oran pour assister aux obsèques de Désiré le 21 janvier.

Merci Ami...



En 2008, « Saïdite » du Var, avec Georgette et Claude Marin.
À droite, Edmée Finet-Cazorla

Sa retraite, Désiré, toujours accompagné de son épouse, l'a consacrée à ses petits-enfants, au soin de ses aïeux, à ses amis nombreux, à nourrir une fidélité inconditionnelle à tous les adhérents de l'Amicale de Saïda, à voyager, à sa passion de la numismatique et des mots croisés bien corsés (photo ci-contre).



Le 7 juin 1987, un second rassemblement a lieu à Mâcon, regroupant 540 participants. Là encore, Désiré et son équipe se sont employés à organiser une réunion parfaite, pleine de gaïté.

Entre 1978 et 2003, sept petits-enfants : Sébastien, Simon, Maïté, Chloé, Lucile, Sonam et Valentin viennent agrandir le cercle familial. Malheureusement Mimi décède en janvier 2003 de façon rapide et inattendue. Ce fût une épreuve terrible pour Désiré et ses enfants qui, par leur amour et leur cohésion familiale, vont l'aider à surmonter son chagrin.

Notre ami a trouvé la force d'entreprendre un chemin magnifique, d'une grande dignité. Malgré sa souffrance, il a tenu à maintenir la vie de la maison familiale, il y a entretenu l'amour et la présence de son épouse. Chaque jour et chaque nuit pendant douze années, il a entretenu une veilleuse afin de l'honorer, ainsi que ses aïeux. Il a appris à cuisiner à partir du carnet de recettes de Mimi et il réalisait pour ses enfants : la mouna à Pâques, les couronnes au vin blanc, les mantécaos et les makrouts à Noël. Il était passé maître dans la réalisation du potage, du couscous, des calmars farcis etc.

Dans la maison, Mimi était présente partout, tellement fort, que quelques jours avant de partir, il a même refusé qu'on lui amène une photo d'elle à l'hôpital, au motif qu'elle était déjà là, dans son cœur. En fait il ne l'a jamais quittée.

Il est devenu, durant son veuvage, un élément encore plus important de cohésion familiale et amicale. Il reliait le passé et le présent et se recueillait chaque jour pour les disparus, et aussi pour les vivants.

Désiré souhaitait toujours, de façon très méthodique, à chacun de ses amis et aux membres de sa famille les anniversaires et les fêtes. Il entretenait des échanges quotidiens par téléphone avec nombre de ses proches. Sa découverte récente d'internet, avait renforcé, avec Skipe et les mails, cette capacité qu'il avait à être en lien. Il est resté fidèle à ses amitiés en Algérie et maintenait ainsi une relation entre sa terre natale et la France.

Le respect des valeurs républicaines et humaines, son attachement à la nation, sa foi chrétienne, tenaient chez lui, une place prépondérante, qui s'était incarnée dans plusieurs de ses engagements : militaire et paroissial essentiellement. Ainsi, chaque lundi, il partait travailler à la Cure où il était responsable des registres de baptême, de mariage et d'enterrement. Il avait une merveilleuse écriture et il y apportait un grand soin. Investissement aussi dans le milieu associatif : réunions saïdéennes, association des retraités militaires, club numismatique, conscrits de Mâcon et de Charnay Lès Mâcon.

Durant cette traversée du désert qu'ont représenté les douze années sans son épouse, il a renforcé toutes les valeurs auxquelles il adhérait. Il incarnait une force et une énergie de vie colorée d'un humour qui égayait son entourage. L'humour tenait une place importante, il adorait les jeux de mots, les expressions à double sens etc. La veille de son décès, en arrivant à la maison de repos, il était désolé de ne pas pouvoir capter l'émission « les Grosses têtes ».

Tous ceux qui ont bien connu Désiré et qui aujourd'hui témoignent, s'accordent sur sa volonté, sa bienveillance, sa générosité affective et matérielle, son humour, sur l'apaisement qu'il apportait au sein d'un groupe, sa sagesse et son esprit tellement jeune, vif et positif. Il disait souvent : « *mon corps se fatigue, il a 85 ans mais dans ma tête, je n'ai pas cet âge, je me sens comme j'ai toujours été* » et c'était tellement vrai !

Désiré a représenté pour ses proches un repère très sûr et laisse à présent un vide immense. Il a été accompagné tout au long des trois dernières semaines de sa vie, et jusqu'à son dernier souffle, par ses enfants et petits-enfants. Il s'est éteint dans son lit, tranquillement le 16 janvier 2015 vers 17h30 dans une maison de repos qu'il venait de rejoindre la veille.

Le médecin de l'établissement qui a tenté un geste de réanimation confiera à ses enfants : « *je suis vraiment désolé, hier au moment de la consultation, il était si digne et si beau dans sa chemise bleue qu'il nous avait dit avoir repassé lui-même. Jusqu'au dernier moment, il a cherché à nous faire rire* ».



Arles 2013 : Désiré (veste bleue) entouré des siens. Record de participation pour la même famille : 12 inscrits ! Un bel exemple de transmission...!

Merci encore à Dominique, Thierry, Marianne et Françoise de nous avoir permis d'évoquer la vie de leur papa.

Désiré continuera d'être pour nous un exemple de sagesse, d'efficacité et de simplicité. Il restera toujours présent dans nos cœurs et notre mémoire.

Rendez-vous les 23, 24 et 25

Le vingt-deuxième rassemblement national de notre Amicale aura lieu durant le week-end de la Pentecôte, du 23 au 25 mai 2015.

Cette année encore, les festivités se dérouleront dans le magnifique cadre de verdure et les installations aménagées mises à notre disposition par l'agence du Village Camarguais aux portes d'Arles.

Le bureau de l'Amicale, afin d'encourager le maximum de personnes à nous rejoindre, a décidé de nouveau, comme il l'avait déjà fait en 2013 de ne pas répercuter sur votre participation la hausse des tarifs des différentes prestations. Ainsi son montant sera le même qu'en 2011.

Une prise en charge partielle ou totale des frais de transport est également envisagée pour les participants qui se regrouperont pour emprunter un autocar. L'équipe de Toulouse a entamé des démarches dans ce sens. Si vous habitez les régions PACA, Lyonnaise ou autres, et souhaitez participer à ce rassemblement, contactez les personnes susceptibles de partager avec vous ce déplacement, sans oublier celles qui, pour diverses raisons, ne voyagent plus seules. Vous circulerez ainsi en toute sécurité et dans un confort appréciable.

L'équipe organisatrice reste à votre disposition pour vous faciliter la tâche.

Nous vous attendons nombreux à ce 22ème rassemblement.

1

Choisissez la durée de votre séjour (une des 7 options ci-dessous)

Option 1 : « Week-end vacances » du samedi 23 mai 16h00 jusqu'au lundi 25 mai après le petit déjeuner

Option 2 : du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner

Option 3 : du samedi après-midi au dimanche après-midi après le déjeuner

Option 4 : forfait dimanche (apéritif + déjeuner + dîner)

Option 5 : Tout le dimanche (option 4) + nuit du dimanche au lundi avec petit déjeuner du lundi matin

Option 6 : Repas du dimanche midi

Option 7 : Dîner du samedi soir et/ou du dimanche soir (prix par dîner)

2

En fonction du nombre de personnes (base), voyez le montant de votre participation

BASE →	A - Seul(e)	B - Couple	C - 3 personnes	D - 4 personnes	E - Enfants*
Option 1	200 €	300 €	440 €	550 €	75 €
Option 2	150 €	260 €	370 €	470 €	50 €
Option 3	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 4	60 €	120 €	180 €	240 €	25 €
Option 5	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 6	35 €	70 €	105 €	140 €	15 €
Option 7	28 €	56 €	84 €	112 €	10 €

* Prix par enfant de 4 à 12 ans - Gratuité pour les enfants de 0 à 4 ans

3

Remplissez le bulletin d'inscription (feuille jaune jointe à ce journal), en indiquant votre N° « OPTION » et votre lettre « BASE »

Exemple :

pour un couple qui vient du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner : option 2, base B

4

Envoyez votre bulletin d'inscription, avec votre chèque (ou vos chèques, si vous choisissez un paiement échelonné) à :
Alain Crach - Amicale de Saïda - 7 rue des Anémones - 34000 MONTPELLIER

mai ! Saïda - Arles 2015

Important : dates limites d'inscription
30 avril 2015 pour hébergement + repas
15 mai 2015 pour les repas uniquement (*sans hébergement*)



Païement échelonné :

Dans le dernier Écho, le n°130, il était proposé aux adhérents intéressés par un règlement échelonné de se faire connaître auprès des organisateurs. Certains l'ont fait, d'autres n'ont pas jugé utile de se manifester. Persuadés que certains d'entre vous n'ont pas vu le temps passer, et sont peut-être embarrassés... nous leur rappelons qu'un manque ponctuel de disponibilités financières ne doit pas être un frein à la participation à notre rassemblement. Il est encore possible de bénéficier de cet avantage, à condition toutefois de retourner votre bulletin d'inscription dans les meilleurs délais.

Annulation/Modification

Les frais de séjour incluent les hébergements et les diverses prestations telles que la restauration, les locations de salle et matériel, l'animation... Ces montants ont fait l'objet d'un contrat signé entre l'Agence du « Village Camarguais » et l'Amicale le 25 novembre 2014. Le nombre exact de participants et la nature des prestations seront fixés définitivement le 30 avril 2015. À partir de cette date, toute modification ou annulation, sauf cas de force majeure, fera l'objet des retenues financières suivantes :

- Du 30 avril au 13 mai : 50 % du prix total de l'option choisie.
- Du 14 mai au 20 mai : 75 % du prix total de l'option choisie.
- Après le 20 mai : 100 % du prix total de l'option choisie.

Programme

Samedi 23 mai

À partir de 16h00 : accueil, remise des badges et répartition des hébergements
18h00 : Assemblée générale dans les salons Frédéric Mistral
20h30 : dîner au restaurant Le Forum, puis soirée Bodéga

Dimanche 24 mai

À partir de 7h30 : petit déjeuner (Restaurant Le Forum)
À partir de 9h00 : accueil
10h30 : office interreligieux suivi de la Messe (salon Frédéric Mistral)
12h00 : apéritif
13h00 : déjeuner dans la salle Marie Mauron
Après-midi libre
20h00 : dîner dansant dans la salle Marie Mauron

Lundi 25 mai :

À partir de 7h30 : petit déjeuner (Restaurant Le Forum)
Départ du site dans le courant de la matinée

Pour venir au Village Camarguais :

Quelle que soit votre provenance, vous ne pouvez arriver que par la N113/E 80. Prenez la **sortie n° 6 « Arles-Fourchon »** et suivez les indications : **Hôpital Imbert** et **Domaine Maeva (Saïda)**.

Adresse : Mas de Véran - Quartier de Fourchon - 13200 Arles
Tél : 04 90 18 49 49



Pour tout renseignement complémentaire, pour les cas particuliers éventuels, contactez
Alain et Alice Crach : 04 67 64 00 38 ou 06 83 86 05 71,
ou par courrier électronique : amicaledesaida@orange.fr



L'arrivée et l'installation

Côté maternel

En 1885 un certain **Monsieur Rousset**, propriétaire d'une grande ferme dans la région d'Oran, fait venir de Portel, dans l'Aude, mon arrière-grand-père, **Armand Blanc**, en tant que vinificateur, avec sa femme, mon arrière-grand-mère **Rose Boyer**, et leur fille, ma grand-mère **Victorine-Louise** qui n'a que trois ans. En 1889, mon grand-père **Joseph Rousset**, alors âgé de 12 ans, devient orphelin de père et est adopté par Monsieur Rousset.

Ainsi mes grands-parents habitent la même ferme sans se voir souvent, ma grand-mère (Victorine-Louise) étant pensionnaire chez les sœurs.

Mon grand-père travaille à la ferme de son oncle, dès l'âge de 14 ans. Arrivé à l'âge adulte, son oncle, qui l'employait, aurait voulu le voir épouser une jeune fille de son milieu. Seulement voilà, Joseph était amoureux de Victorine-Louise, la fille du vinificateur (ce que n'appréciait pas du tout le riche tonton). Il finit tout de même par accepter le mariage, mais à contre-cœur, et une fois les festivités terminées, l'oncle rancunier, pria son neveu d'aller voir ailleurs.

Mon grand-père, aussi rancunier que son oncle, rompit tout contact avec sa famille. Il se retrouva « commis de ferme » comme on disait en Algérie, métier que personnellement, je préfère nommer chef d'exploitation agricole. Il trouve facilement du travail, malheureusement toujours très loin du moindre village, à tel point que ma mère **Louise Rousset**, fille aînée, n'a jamais été scolarisée et n'a appris à lire et à écrire que par ses propres moyens.

En 1914 la guerre éclate, mon grand-père est rappelé. Il a trois enfants et malgré cela, il fera quatre ans dans le corps des Zouaves. Après ces longues années de guerre, en 1918, retour au bercail, heureusement sans aucune égratignure. La vie reprend son cours, et de patron en patron, et finit par arriver à Oued-Taria, dans une très grosse exploitation, sans doute la plus grande et la plus belle de la commune.

Le patron de cette ferme était **Alfred Delboé**, également directeur de banque à Mascara, et c'est dans sa propriété que mon grand-père, Joseph Rousset, obtient la médaille de bronze du ministère de l'agriculture en 1933.



Cette médaille, il l'a obtenue pour avoir réussi à planter plusieurs hectares de vignes (uniquement du raisin de table) en treille, à plus de deux mètres cinquante du sol (les chevaux et les mulets tirant les charrues pouvant passer en dessous, et pour les vendanges, les vendangeurs montaient sur des escabeaux ou sur les plateaux des chariots). Dans la région c'était une véritable curiosité.

Hélas, cinq ans plus tard, le 19 janvier 1938, il s'éteint, deux mois avant son 61^{ème} anniversaire...

C'est mon oncle, **Pierre Rousset**, (mécanicien forgeron maréchal-ferrant), travaillant sur la même exploitation, qui reprend la direction de la ferme. Nous sommes en 1939. À nouveau la guerre éclate. Mon oncle est rappelé. Après deux ans et demi d'absence, et suite à la déroute de l'armée française, il est démobilisé, revient en Algérie et retrouve sa famille et son travail. Malheureusement, une épidémie de typhus gagne le pays. Il contracte le virus et décède en avril 1942, âgé de 32 ans à peine, laissant derrière lui une veuve et une orpheline de trois ans...

Cet oncle était aussi conseiller municipal à Oued-Taria, dont le maire de l'époque était le **Docteur Rivière**, très connu des villageois puisqu'il était le seul médecin. Ainsi s'éteint le nom des Rousset, puisqu'il était le dernier des garçons...

Côté paternel

Je n'ai ni dates précises, ni documents sur cette arrivée. Je sais seulement que mon père **Basilio** est né à Mascara le 14 juin 1899. Mes grands-parents **Fernando Camacho** et **Maria Imbernon** étaient originaires de Lubrin, province d'Almeria en Espagne, et sont arrivés à Mascara avec cinq enfants (mon père étant né après).

Le premier travail de mon grand-père a été de livrer, avec un âne et une petite charrette, des sacs de charbon de bois et du bois de chauffage aux Mascariens. Après quelques années, il obtient de l'État français en concession un terrain dans un bled perdu sur la commune de Charrier, lieu-dit Doui-Tabet, à mi-distance entre Charrier et Berthelot. Ce terrain n'est que broussailles et cailloux. Mes grands-parents et leurs aînés retroussent les manches et déboisent, fabriquant eux-mêmes le charbon de bois qu'ils revendent. Ils creusent un puits car il n'y a pas d'eau sur le terrain, font l'élevage de moutons et de chèvres, épierrent le terrain et sèment blé, orge et avoine.

Premier malheur : ma grand-mère décède en 1906, mon père n'a que sept ans. Mon grand-père poursuit malgré tout son œuvre avec courage et acharnement, et il lui en faut avec six enfants à charge, bien épaulé par ses aînés. Ma tante Jeanne (fille cadette) épouse un certain **Alonzo Menchon**, lui-même agriculteur au sud de Saïda, vers les Hassasnas.

de mes ancêtres en Algérie

Un récit de Joseph Camacho - 38360 Sassenage

Deuxième malheur : cette tante décède à son tour, sans avoir eu de descendance.

Mon grand-père, au bout de nombreuses années de labeur, finit par payer ses dettes à l'État et devient définitivement propriétaire de sa ferme.

Mon oncle Jean (l'aîné) se marie à son tour, et mon grand-père l'aide à s'installer dans sa propre ferme, à proximité de la sienne.

Troisième malheur : ma tante Anna (quatrième enfant) décède, en étant encore célibataire.

Quatrième malheur : mon oncle Fernand (avant-dernier) a vingt-quatre ans et est fiancé avec une jeune fille de Berthelot. Un très gros orage éclate, le ravin proche de la ferme se transforme en torrent. Mon oncle veut tout de même aller voir sa fiancée, et pour cela il doit traverser ce torrent. N'écouter aucun conseil de prudence, il enfourche son cheval alors que la nuit commence à tomber. Un long moment après, sa famille effarée voit son cheval revenir seul à la ferme... Ils partent alors à sa recherche, mais il fait nuit noire. Ils ne retrouveront son corps que deux jours plus tard à plusieurs kilomètres de là, accroché par ses vêtements à un arbre.

ses enfants, rejoindre ses frères au Maroc, où ils sont installés depuis longtemps et sont devenus de gros propriétaires terriens.

Il reste donc comme héritiers : mon oncle par alliance Alonzo Menchon, ma tante Carrida et son époux José Pérez, ainsi que mon père Basilio.

L'entente n'est pas parfaite... Ils se voient obligés de vendre la ferme.

Mon père, avec sa part, prend une ferme en métayage sur la commune de Oued-Taria. Deux mauvaises années et c'est la fin de l'héritage... Ce que mon grand-père a mis plus de trente ans à construire, ses trois derniers héritiers n'ont mis que quelques années à le détruire.

Mon père Basilio se marie en 1927 avec ma mère Louise Rousset. De cette union naîtront trois enfants : ma sœur Albine en 1928, mon frère Ferdinand en 1936, et moi-même, Joseph, en 1930.

Papa trouve du travail comme chef d'exploitation agricole à Oued-Taria, chez Hadj Hamidat Kaddour, très connu des Saïdéens : il était le « Bachagha » de la région. En 1935 ce monsieur décède

la guerre d'Algérie, c'est au tour de mon jeune frère Ferdinand d'être appelé dans le corps des chasseurs alpins de Nice. Au bout de trois mois, son régiment est envoyé en Kabylie où ça chauffe pas mal et où il y a des accrochages. Il ira quand même au bout de ses vingt-huit mois sans le moindre mal.

Revenu à Oran, il trouve du travail à la C.L.O. (Centrale Laitière Oranaise). Il devient chef de service, dirigeant une quarantaine de chauffeurs-livreurs.

Le 5 juillet 1962 : triste jour pour notre communauté, et dont on ne parle plus beaucoup... Mon frère et deux de ses collègues, une fois leur journée terminée, rentrent tranquillement à la maison à bord d'un véhicule de leur entreprise. Ils sont arrêtés par l'ALN, et se retrouvent avec un groupe de malheureux gamins raflés eux aussi par ces gens-là. Comme beaucoup sont récalcitrants, ils les font avancer à grands coups de matraque et de coups de pieds jusqu'au commissariat central où sont déjà entassés des centaines d'autres gamins.

Par miracle, pour mon frère et ses deux collègues, le planton du commissariat était un de leurs anciens collègues qui avait intégré la police après le 19 mars. Il fait croire aux gens de l'ALN qu'il a un compte personnel à régler avec eux... Il les extrait du groupe et les enferme dans une pièce, gardant la clef sur lui. Au milieu de la nuit, le calme revenu, il les fait sortir en cachette, les ramenant à leur véhicule (une camionnette bâchée) les fait monter à l'arrière en prenant soin de bien fermer toutes les bâches, puis les ramène chez eux. Le lendemain il rapporte la camionnette à la C.L.O, raconte l'histoire au directeur, précisant bien que ces trois personnes ne viendront pas travailler.

Suite à ce triste épisode, mon frère est rentré en France, comme la majorité d'entre nous ! Je ne citerais pas le nom de ce policier qui a sauvé la vie de mon frère et de ses deux camarades, mais je tiens à le remercier du plus profond de mon cœur.

Quant aux milliers de personnes arrêtées ce jour-là, elles ont toutes disparu sans laisser de traces... Mais tous les Pieds-noirs connaissent l'histoire du 5 juillet 1962, savamment enfouie sous les décombres de la lâcheté, du silence coupable...

Joseph Camacho



Méchoui à la ferme Grabli (Nazereg-Flinois) : 1 : Ferdinand Camacho - 2 : Louise Camacho-Rousset
3 : Basilio Camacho - 4 : Albine Camacho-Rebollo et sa petite fille - Photo prise en 1955

Je crois qu'après tous ces malheurs successifs, c'est le coup de grâce pour mon grand-père. Il décèdera deux ans plus tard, subitement, sans avoir pris la précaution d'assurer sa succession, sans faire de testament.

C'est mon oncle Jean qui reprendra la suite de l'exploitation familiale, mais quelques temps plus tard il décèdera lui aussi, laissant une veuve et quatre enfants. Sa femme vend alors la ferme et part, avec

et son frère Moktar prend la suite. Puis, en 1937, mon père est muté à Nazereg-Flinois, nous y resterons jusqu'au début des événements.

En 1956 cela devenant trop risqué d'être à la campagne, mes parents quittent Nazereg-Flinois pour Oran, rejoignant ma sœur qui y est installée depuis son mariage. Ils y prennent un petit commerce.

Alors que je viens d'être démobilisé après avoir fait six mois en tant qu'appelé pour



Où habitez-vous ?

Noms et adresses connues à ce jour pour la partie du plan ci-contre, sur la page 10

Ces indications ont été « glanées » lors de rassemblements par les bénévoles de l'Amicale. C'est à compléter ou à corriger. N'hésitez pas à nous contacter pour contribuer à la réussite de ce projet

Rue Isaac Nahon

- N° 1 : Benamour - Lancry Angèle
- N° 2 : Leroy - Diaz Incarnation
Vincent - Diaz Joséphine
Lancry - Serror (Jacques-René)
- N° 7 : Navarro primeurs (magasin)
- N° 15 : Ruiz - Cerdan Jean - Huguette
- N° 24 : Saëz - Zamora François - Claudine
- N° 31 : Diaz Jean-Pierre - Diaz François

- Cantau - Trollard Annie
- Florès Pierre
- Rodriguez - Bensoussan Simone
- Tourdjman - Abadia Maddy

Rue Bézy

- Sebbagh David

Rue du Sergent Bobillot

- N° 4 : Méréa / Jobert (Georges / Line) - Méréa Hubert
- N° 9 : Garcia Joaquin (Quitou) - Paès Henri
Collard / Paès (Pierre / Rosette)
- N° 10 : Ingnoli Émile
- N° 14 : Veltchef Georges
- N° 21 : Martinez Désiré
- Agueda / Pelegrin (Sylviane / Vincent)
- Cuadrado / Sola (Claude / Gisèle)
- Ermosilla / Rivas (René)
- Jauffret-Garcia Hélène
- Moulis-Allène Micheline

Rue Soleillet

- N° 2 : Biron Lucien
Chapuy-Biron Anne-Marie
- N° 11 : Jam-Diaz Angèle
- Génolini Michel
- Génolini Henriette
- Bonnet-Génolini Éliane

Rue de Géryville

- N° 3 : Belmonte Marcel
- N° 18 : Barque Pierre
- N° 19 : Hernandez François
- N° 35 : Plaza Augustin
- N° 37 : Cazorla Alain
Cazorla Francis
Saëz - Planelles Marie-Louise
- Gomez Marcel
- Molina
- Karsenty
- Génolini Paul
- Girardot - Paterna Jeanne
- Meissonier - Grillot Simone
- Moner - Lopez Renée
- Ortega Marie
- Pèlerin - Scicluna Ernest - Marei-Jeanne
- Pèlerin Joseph
- Saëz Suzanne
- Torrès - Hernandez Christine
- Torrès - Hernandez Carmen
- Torrès - Petit - Montoya Irène
- Barritaud - Garcia Jeanine
- Canalès - Montoya Dolorès
- Cespedès - Roman Michem - Yvette
- Clozel - Bausset Suzanne
- Lespaigne
- Duran Joachim
- Couture - Pujalte Christiane
- Duffond - Espinosa Renée
- Ezaoui Jacques
- Viard - Macia Raymonde

Quelques lecteurs (peu) ont été surpris de ne pas voir leurs noms figurer, sur les précédents échos, à telle ou telle adresse... C'est bien l'objet de ce travail : recenser un maximum de noms pour les placer aux bonnes adresses... Si nous les avons tous en mémoire, nous pourrions remplir le plan de notre ville sans vous solliciter... !



Au-delà des renseignements relatifs à la partie du plan ci-contre, vous pouvez d'ores et déjà nous adresser le nom de la rue (avec le N° si vous l'avez) où vous habitez à Saïda ou dans les villages environnants. Nos prochains échos seront ainsi plus fournis !

Adressez vos écrits à l'Écho de Saïda, 4 allée des Lavognes - 34170 Castelnau le Lez
ou par e-mail à : echodesaïda@orange.fr

Comme sur le numéro précédent de l'Écho, merci aux Saïdéens qui ont pris la peine de nous contacter pour compléter les noms dont nous disposions, pour rectifier certaines indications... Merci d'avoir pris la peine, parfois, de redessiner le plan avec des détails très précis. Certains d'entre vous ont photocopié la page pour nous éclairer sur les positions exactes !

Nous stockons précieusement ces informations pour atteindre l'objectif que nous nous sommes fixé, et si le Ciel est avec nous, publier dans les prochains mois les résultats du travail auquel vous contribuez.

Saïda sur Internet

Sur le site officiel de l'Amicale
<http://saida.pagesperso-orange.fr/>



Tout internaute a librement accès à notre site grand public, peut en visiter toutes les rubriques, « surfer » parmi les nombreux textes, les nombreuses photos... Les visiteurs peuvent aussi y laisser des messages, répondre à ceux qui y sont publiés. Voici, pour exemple, deux messages auxquels vous pourrez peut-être répondre ?

Lundi 22 décembre 2014,
 Message de Hélène Mion-Reynaud
 Email : helene.mion@orange.fr

Bonjour,
 Je lance un appel aux « anciens » Saïdéens. Qui aurait des informations sur la famille Marcot (Henri et Madelaine, née Gebhart, et leurs deux enfants Fernand et Georgette) ?
 Madelaine était la mère (premier mariage) de Marguerite Gladel qui demeurait rue du Génie. Merci par avance et de tout cœur à tous les Saïdéens. Hélène Mion-Reynaud

Samedi 20 septembre 2014,
 Message de Alice Velasco
 Email : alice.dauenhauer@sr.fr

Bonjour mes amis,
 Je recherche une amie de Saïda qui s'appelle Nicole Espin. Elle avait une grande sœur et un frère qu'elle avait perdu. Elle allait en classe avec moi dans les années 58/59. Hélas je n'ai pas d'autres renseignements. J'espère que peut-être quelqu'un la reconnaîtra ou alors elle-même se reconnaîtra. En tous les cas j'attendrai avec beaucoup d'espoir.

Amitiés d'une Saïdienne,
 Alice Velasco

Sur le Forum privé
<http://saida.nostalgie.vraiforum.com/>



Vous aussi venez participer aux discussions, aux échanges de souvenirs, de témoignages relatifs à notre chère ville et ses environs.

Voici deux exemples, parmi des milliers. Ils sont extraits de la rubrique « La vie sportive »... Photos d'époque, commentaires d'aujourd'hui... De quoi raviver nos mémoires individuelles et notre mémoire collective !

Demandez vite votre mot de passe personnel à Hubert Méréa :

hubert.merea@orange.fr

Sur le site Archives
<http://saidarchives.fr/>

En plus de la collection complète des Échos de Saïda publiés en France, du N°1 à celui que vous avez entre les mains, vous pourrez parcourir le «Trombinoscope» des Saïdéens.

846 visages à l'heure où nous imprimons...

Si vous n'y figurez pas encore, si vous souhaitez que vos parents, grands-parents, membres de votre famille... y figurent, rien de plus simple :

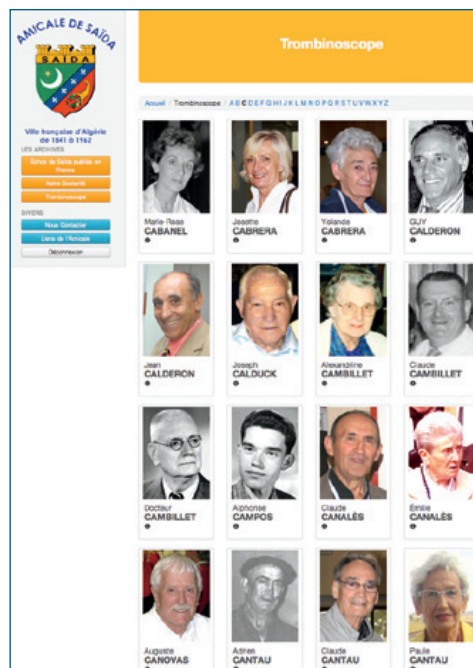
Envoyez votre (vos) photo(s) par mail à : echodesaida@orange.fr ou les originaux à :

Écho de Saïda, 4 allée des Lavognes, 34170 Castelnau le Lez
 (les documents vous seront retournés, soyez-en sûrs)

Pensez bien à indiquer : nom de naissance, prénom, époux ou épouse de... Le cas échéant, faites nous part des éventuelles corrections à porter sur l'orthographe ou autre...

Pour vous connecter :

Utilisateur : [heureuse](#) - Mot de passe : [vf184162](#)



Souvenirs de mon enfance

Un récit de Jean-Pierre Diaz

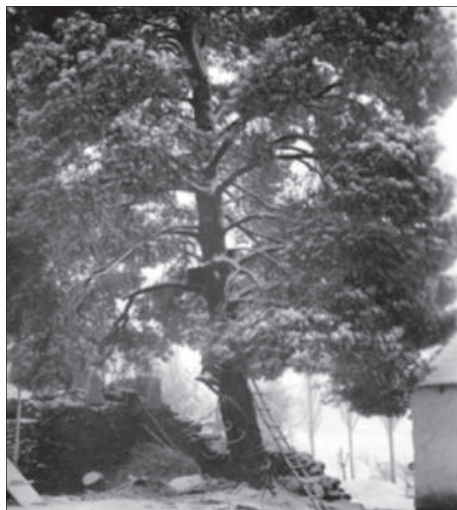
La ferme, la mouna, ces mots magiques, tels une machine à remonter le temps, me transportent aussitôt à l'époque bénie de l'enfance ; Il me suffit de fermer les yeux et, images nettes du passé, je revois mes grands-parents, la ferme, les fêtes de Pâques...

La ferme de mes grands-parents

Enfant, aîné de 3 enfants, je passais régulièrement une grande partie des vacances scolaires à la ferme de mes grands-parents, sans doute pour soulager maman de mon caractère difficile. Mémé et Pépé, comme nous les appelions, symbolisaient pour moi l'affection, la simplicité, l'honnêteté, le travail et la générosité. Ils étaient agriculteurs dans une petite exploitation située dans la région de Fénouane qu'ils louaient à un propriétaire arabe. Pour s'y rendre, il fallait emprunter la route de Sidi-Bel-Abbès pendant une dizaine de kms., jusqu'à un croisement où était située une maison cantonnière. Délaissant l'itinéraire nord-ouest, la route se dirigeait cap à l'ouest vers Wagram. 3 ou 4 kms. plus loin, une vieille bâtisse en ruine nous signalait qu'il fallait quitter la route goudronnée et prendre, à gauche, un long chemin de terre cahoteux et poussiéreux. Encore environ 1 km et nous arrivions à destination tandis que le chemin, pénétrant plus loin dans la forêt, continuait jusqu'à Aïn-El-Hadjar selon mon grand-père. Sur ce chemin, je revois encore le « guapo », un fermier venant de je ne sais où, conduisant sa carriole tirée par un cheval et chargée d'une citerne qu'il allait remplir d'eau, bien plus loin en amont de l'oued qui coulait en contrebas de la ferme.

La ferme était une construction modeste, sans confort. Les bâtiments, en forme de U autour d'une vaste cour, comprenaient au nord l'habitation prolongée par un magasin, dans lequel s'entassaient les provisions et au plafond duquel pendaient jambons, saucisses... car chaque année on tuait le cochon. Venait ensuite l'écurie. A l'ouest, se trouvaient le poulailler où cohabitaient canards, pintades dindons (la dinde était toujours au menu de Noël, cuisinée en sauce aux olives et aux boulettes), coqs et poules avec leurs poussins, l'enclos des chèvres et celui des lapins, une remise, où étaient entreposés les sacs de blé, et la porcherie. Au sud s'élevaient d'autres constructions, dont j'ai oublié l'usage, et, à leur extrémité, le four. De cette ferme, je garde encore ancré dans ma mémoire le petit verger en bordure du chemin, limité d'un mur

de pierres sèches, dans lequel poussaient quelques pommiers rabougris et de beaux amandiers. Dans un coin de la cour trônait un pin majestueux, sur lequel était fixée une balançoire, et qui, drôle de coïncidence, s'est desséché après l'hiver 1962-63. A proximité était attaché « Mognato », un gros chien bâtard à l'aspect de Saint-Bernard. De caractère hargneux, il ne se laissait approcher par personne, excepté par grand-père et par moi car j'avais réussi à l'amadouer. Le soir, il était libéré de sa corde pour assurer son rôle de chien de garde. Partant de la ferme, une rangée de figuiers courrait en bordure d'une rigole venant d'un grand bassin, réservoir d'eau du jardin, où, pendant l'été, nous faisons trempette. Grand-mère n'avait pas besoin de nous demander de ramasser les figues : nous étions toujours prêts à grimper sur ces arbres, pour lui faire plaisir et, surtout, pour déguster sur place ces fruits savoureux. À l'arrière de la maison et en bordure des champs, s'élevaient les meules de pailles et d'alfa dans lesquelles nous aimions nous cacher. Enfin, à quelques dizaines de mètres en contrebas de la ferme, coulait un oued bordé de lauriers roses et alimenté par une source d'eau fraîche dans laquelle des nomades, vivant sous des khaïmas, venaient remplir leurs outres en peau de chèvre.



Hiver 1962-63 : le pin sous la neige

Parce qu'elle était un fantastique espace de jeux, où ma liberté semblait totale, la ferme m'apparaissait comme un petit paradis. Je n'avais aucun jouet mais mon imagination était telle que les journées étaient bien courtes pour satisfaire toutes mes activités. Pendant de longues heures, armé de mon « stack », je partais à la chasse aux oiseaux mais, très maladroit, je revenais invariablement bredouille.

Cela ne me décourageait nullement et je recommençais les jours suivants. Avec mes cousins ou mon frère, notre plaisir était d'attraper quelques grenouilles dans l'oued voisin. Il nous arrivait aussi de ramasser d'innombrables criquets et sauterelles, aux ailes colorées, qui, pour la plupart, finissaient tragiquement. Mais ce que nous attendions avec le plus d'impatience, c'était de nous promener à dos d'ânes : contre une modeste rétribution, grand-mère obtenait des ramasseurs d'alfa, qui venaient livrer leur récolte à la ferme, qu'ils nous laissent leur animaux quelques instants, le temps de nous livrer à des courses autour de la ferme aux cris de « ehri » (en roulant les r) pour les faire avancer et de « chow » pour les faire stopper. Une seule fois j'ai voulu essayer la promenade en dromadaire mais, au moment de grimper sur son dos, celui-ci se mit à blatérer. Son cri et sa langue pendante m'effrayèrent au point de provoquer ma fuite !

À la même période, alors que je devais avoir 6-7 ans, mon caractère capricieux aurait pu entraîner un drame familial. Grand-père était un grand chasseur. Il possédait un fusil et une carabine, de calibres 16 et 12, toujours suspendus à un mur, hors d'atteinte des enfants. Ces armes me fascinaient au point qu'un jour je demandais à grand-mère de me les prêter. Celle-ci, toujours aux petits soins à mon égard, ne savait rien me refuser. Pourtant elle refusa fermement mais, harcelée par mes supplications et mes colères enfantines, elle finit par céder. Elle me tendit la carabine. Presqu'aussitôt, j'appuyais sur la détente. Une forte détonation nous stupéfia et, terrorisés, nous regardions l'impact de la balle sur le mur. Par chance, c'était le seul dégât. Je ne crois pas que ni grand-père ni ma tante Rosalie, qui vivait encore à la ferme, n'aient eu connaissance de l'évènement (je me serais souvenu d'une colère ou d'un sermon) et comme depuis personne dans notre famille n'y fit allusion, cela resta un secret entre grand-mère et moi. Bien entendu, je n'ai plus jamais réclamé le fusil... Encore aujourd'hui, c'est avec beaucoup d'émotion et un fort sentiment de culpabilité que j'évoque cette histoire qui aurait pu tourner à la tragédie.

La mouna

Parmi les souvenirs heureux qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, je retiendrai surtout les préparatifs et la fête qui s'en suivait à l'occasion de Pâques. La veille (ou l'avant-veille) était

Souvenirs de mon enfance

consacrée à la confection des mounas. C'est la seule fois où j'ai vu grand-père prendre part à la cuisine ! Son rôle était de préparer la pâte, travail très dur pour grand-mère. Dans un pétrin, qui servait aussi à la préparation du pain, Pépé, pendant de longs moments et à plusieurs reprises, les manches retroussées et les mains blanches de farine, pétrissait la pâte des mounas. Lorsqu'elle avait été suffisamment travaillée, celle-ci était alors enveloppée d'un linge blanc, disposée dans un grand panier en alfa puis déposée sous les édredons (« pluméros ») du lit afin de gonfler à la bonne température. Le lendemain matin, très tôt, la maisonnée s'activait. Pépé s'occupait du four qu'il avait construit il y a bien longtemps, à une trentaine de mètres de la maison. C'était une petite bâtisse de pierre comportant à la base une réserve de bois et, à hauteur d'homme, le four proprement dit. Par une petite ouverture qui y donnait accès, grand-père le remplissait de branches et de bûches qu'il enflammait. Lorsque le bois était consumé et qu'il ne restait que des braises, il les repoussait sur le côté, dégageant les cendres de la partie centrale. Le four chaud était prêt à son utilisation. Pendant ce temps, grand-mère et ses filles, dont maman, façonnaient les mounas, certaines en forme de couronnes, d'autres de brioches. Parmi ces dernières, quelques-unes plus petites recevaient en leur centre un œuf : elles étaient destinées aux enfants, chacun d'entre nous ayant la sienne. Disposées sur un papier huilé, badigeonnées de jaune d'œufs et saupoudrées de sucre, les mounas étaient transportées sur des tôles jusqu'au four. Souvent nous participions à ce transport lorsque les

adultes nous jugeaient aptes à le faire. Bien entendu nous restions témoins de toutes les préparations, impatients du résultat final pour pouvoir goûter, encore brûlantes, ces délicieuses mounas.

Le méchoui

Le méchoui était l'autre temps fort des préparatifs. Le mouton, probablement acheté à un éleveur des environs, était sacrifié par un voisin arabe, prénommé Sehli, avec lequel mes grands-parents entretenaient d'excellentes relations. Contrairement au cochon qui hurlait et nous faisait fuir de terreur lors de sa mise à mort, le mouton se laissait faire, sans bruit, lorsqu'il était égorgé. Il était ensuite dépouillé. Je crois me souvenir que Sehli faisait une entaille

Les fêtes de Pâques permettaient de réunir tous les enfants de mes grands-parents et leur famille. À cette occasion, mes oncles et tantes habitant loin, Oran, La Sénia, Valmy, arrivaient à la ferme la veille des festivités mais n'y séjournaient que peu de temps. J'avais alors le plaisir de retrouver mes cousins et cousines et de jouer avec eux. Les possibilités d'accueil étant limitées, le reste de la famille venant de Saïda n'arrivait que le jour même. S'y ajoutaient 2 ou 3 familles parmi nos amis et proches voisins. Tout ce petit monde s'entassait à l'arrière du camion de Monsieur Lancry (son outil de travail), dans des conditions de sécurité qui feraient frémir les autorités aujourd'hui. Il faut reconnaître que le danger était pratiquement nul étant donné la vitesse à laquelle nous roulions

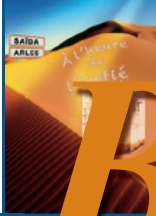


dans la peau au niveau d'une patte et, par cette ouverture, soufflait fortement de manière à décoller les muscles du revêtement cutané. Ensuite, il n'y avait qu'à « déshabiller » l'animal par quelques incisions habiles. Vidé de ses viscères le mouton était embroché et, plusieurs heures avant le repas, mis à cuire au-dessus d'un lit de braises. La cuisson était surveillée par mon oncle Jean qui régulièrement badigeonnait d'huile parfumée d'épices le corps du mouton. L'odeur alléchante qui s'en dégageait attirait les convives qui venaient régulièrement aux nouvelles. Pendant cette opération, l'oncle Jean, qui avait récupéré le foie et le cœur du mouton, découpait ces abats en petits dés, les enveloppait de la « voilette » (ou péritoine, utilisé parce que riche en graisse) pour en faire des brochettes qui étaient consommées avec l'anisette au début du repas.

et l'absence quasi totale de circulation. L'arrivée à la ferme déclenchait les rires et les cris lors des effusions d'embrassades, d'étreintes affectueuses, du plaisir sain des retrouvailles et de la perspective de passer une journée mémorable.

La salle à manger-cuisine de mes grands-parents ne pouvant contenir tout le monde et comme le temps en cette saison s'y prêtait, le repas se déroulait en plein air, dans la cour de la ferme. Assis sur des bancs autour d'une longue table sur tréteaux, le repas qui s'éternisait offrait encore l'occasion de donner des nouvelles, de rire et de chanter. Au dessert il n'était pas question d'oublier de déguster les délicieuses mounas. C'est à ce moment que grand-père s'éclipsait pour réapparaître quelques minutes plus tard, méconnaissable, vêtu d'une djellaba, une chéchia sur le crâne et surtout, bras, mains et visage





Bibliothèque

Souvenirs de mon enfance (suite)

enduits de noir de fumée. Discrètement, il s'approchait des convives pour leur pincer les joues, les embrasser afin de les barbouiller. S'en suivait des poursuites ponctuées de rires... Après le repas, un phonographe sur pied était sorti.

À chaque 78 tours, il fallait remonter « la corde » à l'aide d'une petite manivelle latérale, pour pouvoir danser sur des airs de paso-doble, tango ou valse au grand plaisir de l'ensemble des convives et surtout des jeunes filles et de leurs prétendants ou fiancés.



Le temps s'est écoulé et la roue de la vie a poursuivi son chemin nous éloignant de ce temps heureux de l'enfance.

Les festivités de Pâques prirent fin en 1955 ! Les « événements » qui ensanglantaient notre pays n'avaient pas encore atteint la région. En 1956, mes grands-parents furent parmi les premiers à les subir. Au cours de leur agression, tous les animaux de la ferme furent tués, une partie du matériel et de l'habitation détruits. Heureusement ils furent épargnés, sans aucun doute grâce à leur réputation d'honnêteté et de générosité et aux relations amicales qu'ils entretenaient avec leurs ouvriers et leurs voisins arabes dont ils parlaient couramment la langue.

Après cette soirée tragique, ils quittèrent à jamais cette terre qu'ils avaient tant travaillée et aimée et qui pour nous, enfants, restera à jamais dans nos mémoires.

Mes grands-parents ont disparu depuis longtemps ainsi que mon papa. Maman, qui perpétuait à sa façon cette tradition, les a rejoints. Seuls, mon frère et mon fils cadet font encore des mounas selon la recette familiale. C'est tout ce qui reste des Pâques de mon enfance, mes souvenirs dans lesquels il est si doux de se replonger.

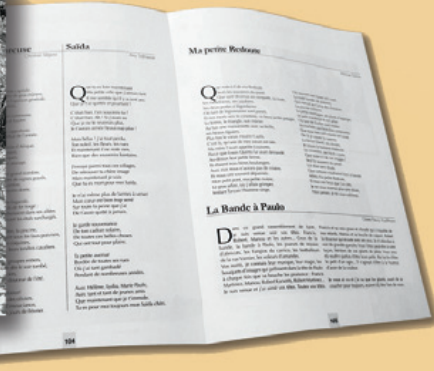
À l'encre de l'oued Saïda

Le « petit dernier » de notre Amicale !

Le projet est né sur le Forum privé des Saïdéens... Suite à la publication d'un nouveau texte, un des adhérents a proposé son idée : un recueil regroupant des textes et poèmes, tous relatifs à Saïda et sa région, et écrits par des Saïdéens... Et hop ! Quelques bénévoles se sont investis, ont regroupé les écrits, les ont triés, mis en page... Bien entendu, cet ouvrage n'est pas exhaustif. Il a fallu choisir, et ce ne fut pas simple car tous les écrits recueillis sont beaux, rédigés avec le cœur... Mais l'objectif est atteint : un bel ouvrage, en noir et blanc. Il est en cours de finition à

l'heure où cet écho sort d'imprimerie. Ce livre comportera environ 180 pages, en format A4. Nous mettons tout en œuvre pour qu'il soit disponible lors de notre rassemblement 2015, le 23 mai prochain.

Les participants pourront l'acquérir à un prix modique. S'il en reste, il sera proposé sur le prochain écho aux personnes ne pouvant venir à Arles cette année.



NB. Il s'agit d'un recueil de textes et poèmes, et non d'un livre d'histoire sur Saïda et l'Algérie. Le travail « historique » a déjà été réalisé par l'Amicale grâce à notre ami Henri Pérez (†) avec le livre « Le Mémorial de Saïda ».

IMPORTANT

Nous voici déjà en fin de premier trimestre...

Merci aux retardataires de bien vouloir régler très vite leur cotisation 2015 !
(Participation inchangée : 20 euros minimum, soutien à volonté)

En cas de gros problème financier, n'hésitez pas à nous contacter, en toute simplicité

Pour envoyer votre cotisation ou nous écrire, voyez en page 2 du présent journal

Dernière minute, ce message reçu : « Je m'appelle Guy du Prémorvan et j'ai 75 ans et demi. Ancien d'Algérie, j'étais « sniper » dans une harka du 454^{ème} GAAL, basée dans un poste entre Aïn-el-Hadjar et Krafallah. Après avoir été décoré de la Valeur militaire lors de la prise d'armes du 11 novembre, j'ai quitté Saïda pour Paris le 13 novembre 1961. Je réside maintenant en Normandie (près de Rouen) et n'ayant aucune relation sur cette période de ma vie, je souhaiterais entrer en contact avec des anciens militaires et habitants de la région de Saïda ».

NDLR : Bien entendu, nous avons répondu à Guy et lui avons envoyé quelques échos, mais si vous souhaitez le contacter, adressez-vous à l'Amicale qui transmettra.



La lyonnaise à Saïda

Par André Soler

Vous souvenez-vous que l'on jouait plus à la boule lyonnaise qu'à la pétanque dans notre belle agglomération ?

Ce jeu nécessite, comme chacun sait, un terrain parfaitement plat et damé, d'une longueur de 50 mètres environ, entouré de grillage évidemment. Chaque couloir de jeu, large d'environ 6 mètres, se terminait par un buttoir constitué d'une traverse de chemin de fer. Cela tombait bien car ce terrain de lyonnaise jouxtait la gare de Saïda. Pour pratiquer, les joueurs, dont mon père **Mariano Soler**, utilisaient des boules plus grosses et plus lourdes que les boules de pétanque. Le joueur disposait d'une zone d'élan de 5 mètres, et après un balancement prononcé du bras, il lançait sa grosse boule à une vingtaine de mètres pour se rapprocher, au plus près, d'un cochonnet, comme à la pétanque. Les enfants que nous étions n'avions pas la force musculaire nécessaire pour fournir un tel effort. Ce jeu nous était donc

interdit. Le nombre de points nécessaires pour gagner une partie tournait entre 15 et 21.

Des doublettes ou triplettes se lançaient dans la bagarre, amicale bien sûr. Gare à l'équipe qui restait à zéro... elle devait embrasser la Fanny, sur les fesses. C'était une statue de pierre de 80 centimètres, représentant... une femme nue. Quelle audace !

Les perdants devaient payer l'anisette au bistrot **Albérola**, en bas de l'avenue Gambetta, près du passage à niveau.

La majorité des « aficionados » étaient, comme mon père des cheminots travaillant aux CFA (Chemins de Fer Algériens).

La buvette de la gare permettait de boire un coup aussi, mais en plus, servait des repas. Durant ma période de célibataire autonome, alors que je travaillais aux Ponts et Chaussées, mes parents ayant émigré au Kreider, je mangeais le midi

cette cuisine familiale très appétissante. Cette photo, prise en 1955, se situe entre la gare et le terrain de boules Le Fraternel



De droite à gauche : la belle **Simone Ségura** de la rue Delbecque, avec son amoureux, **André Vernhes**, **Annie Soler**, ma cousine germaine, fait les cornes à **André**, tandis que son frère **José** (à moitié caché) est à côté d'elle.

En complément du texte d'André Soler :

Il y avait, à Saïda, deux bouledromes réservés exclusivement à la pratique du jeu de boules lyonnaise (ou longue). André nous décrit celui qui était situé en face de la gare : **Le Fraternel Club**. Le second était installé près de la porte de Mascara, porte d'entrée de la Redoute, et s'appelait : **La Mappemonde**.



Documents Jean-Pierre Vicente



Le cadre sur lequel se déroulent les parties fait 27,50 m. de long, divisé en plusieurs zones bien délimitées, et 2,50 m. à 4 m. de large.

Le plus souvent les équipes étaient composées en quadrettes et la partie se disputait en 11 points.

La distance de cinq mètres entre la ligne de fond et la ligne de pied de jeu est réservée à la course d'élan des « tireurs » pour chasser les boules des « pointeurs » qui, eux, jouent à partir de la ligne de pied de jeu.



Mon quartier

Un récit de Colette Andrés-Bonafos



Si nous avons habité la « nouvelle » gendarmerie entre les deux piscines, la municipale et celle de la légion, et même si de nombreux souvenirs nous attachent à ces lieux, souvenirs heureux de bains partagés avec copains et copines, ou

les chants inoubliables des légionnaires s'entraînant dans de longues marches en passant devant notre caserne, nos souvenirs sont encore plus attachés à la « vieille » gendarmerie, sise à un endroit stratégique de Saïda, entre le début du quartier de la Marine et le centre ville.



Face à nos fenêtres, était l'école de garçons d'où Maman pouvait même entendre le professeur Médioni chanter à ses élèves les chansons en vogue « Comme un petit coquelicot » de Mouloudji ou « Au creux de mon épaule » d'Aznavor, au lieu d'enseigner l'Anglais !



Une rue à traverser et nous étions, mes frères et moi-même, au groupe scolaire du square Flinois. Une rangée d'arbres de Judée bordait la contre-allée, rose au printemps, de ces fleurs que nous mangions, gourmands de leur saveur de miel.

Le quartier était agréable, par la proximité de nombreux commerces, des marchés de la Marine et du centre ville. Cela donnait à nos mères le loisir de faire leurs courses au plus près. Juste en face de la gendarmerie, en traversant la rue, un arabe, marchand de beignets, nous regalait, pour cinq francs, pièce en aluminium (un douro, disait-il) de ce dessert dégoulinant de miel, même si l'huile de cuisson avait pris une couleur marron foncé douteuse ...



En descendant vers le poids public se trouvait la grande épicerie de Monsieur Hassan : riz, haricots secs, lentilles, pois

chiches, pois cassés, ..., achetés au kilo, du moins au poids, nous étaiés servis à l'aide d'une pelle dans des cornets de papier, bleu ou gris, que le commerçant, habilement et prestement, confectionnait avec dextérité.

En revenant, nous passions devant la vitrine du « Tunisien » et sa boutique aux trésors : théières ventruées en métal argenté, plateaux en cuivre ciselé, verres à thé dorés, mais surtout poupées en costumes traditionnels arabes, ballerines - babouches aux couleurs vives, étaient les objets de ma convoitise.

En descendant encore plus vers la Marine, il y avait la fabrique de barres de glace. Nous allions, mon frère Serge et moi-même, chercher chaque jour, au moment des grandes chaleurs, un bloc très lourd, porté à deux dans un couffin, si nécessaire lors des étés torrides de Saïda. Pendant de longs instants, nous regardions l'eau se fixer dans de grands bacs, se transformer dans cette machinerie, et les barres, tomber lourdement sur le plancher de bois. Nous ne nous lassions pas de ce spectacle.



Un peu plus bas, une porte discrète cachait un lieu de bien-être : des bains maures qui offraient aux Saïdéens des moments de détente dans leur chaleur humide et saine.

Juste après, toujours en descendant, la boulangerie Azencot attirait notre envie, par l'odeur alléchante du pain chaud, des croissants et des chocolatinés dorés. Mais surtout le dimanche, la file d'attente se faisait longue. Le pain, au goût exquis, inoubliable, nous faisait lever de bonne heure pour être sûr de pouvoir goûter, avant la messe, ce pain « divin » que nous mangions comme un gâteau. Ma madeleine de Proust !

Au coin, au bas de la rue, le café Diès (Salut Francine !) où, après une journée de labeur, nos pères aimaient se retrouver pour « taper » l'anisette, mais toujours modérément !...



À côté, une autre boulangerie, celle de Monsieur et Madame Zamora, où les pains variés et craquants attiraient aussi les ménagères.

Sur la droite, après la gendarmerie, une villa auparavant occupée par des bureaux des Ponts et Chaussées (Hello Paulo Ronceau), était devenue la résidence des officiers.

Enfin, une petite rue, au fond de laquelle une grande et belle maison blanche abritait la famille Fezrahoui. : le papa faisait commerce de peaux de moutons, de laines. Il possédait, au coin de la rue, un magasin, véritable caverne d'Ali Baba à mes yeux de petite fille. On y trouvait des tissus chatoyants, châles avec sequins, robes brodées, mais aussi des couvertures et des coussins en laine multicolore, aux dessins traditionnels.

En remontant vers le centre ville, en face du groupe scolaire et



des jardins aux palmiers, la vitrine du magasin de chaussures « Lloris » s'offrait à nos regards : ballerines BB, talons aiguilles ou talons bibines. C'est là que j'ai souvent trouvé mon bonheur. La boutique était petite, mais curieusement, le choix était grand !

En poursuivant encore vers le centre, la librairie « Choukroun », à deux pas de chez nous, nous sauvait souvent la mise, quand au dernier moment, manquaient un stylo Bic, une gomme, un rapporteur ... (Hello Miss Choukroun, our English teacher).

Avant d'arriver au café Lopez, un petit boutique, tenu par « le mozabite » – comme l'on disait –, offrait ses pains de sucre, obus bien alignés sur des étagères.

Enfin le paradis était atteint : nous apercevions le chariot en bois du marchand de bonbons où rouleaux de réglisse, carrés de Zan, boîtes de cachoux, fraises en guimauve, gros caramels au lait nous faisaient saliver... Le marchand s'appelait Khalfala. S'il n'était pas là, nous continuions après le café Lopez pour arriver au bazar de Monsieur et Madame Tobelem : à côté des bocaux de bonbons de toutes sortes, des toupies, des billes, des « stacks », des crécelles, des oiseaux-chanteurs (avec eau), des osselets, des cordes à sauter, des moulins à musique attiraient filles et garçons et faisaient le bonheur des enfants. Monsieur Tobelem observait d'un œil averti mais bienveillant, son mégot de gros cigare vissé entre ses lèvres, ces bandes de charardeurs qui profitaient de son grand âge.

Notre vieille caserne a été détruite pour faire place à un immeuble d'habitation, ce qui est normal, la population saïdienne ayant progressé fortement.

Mais je la garde intacte dans mes souvenirs. Elle est dans mon cœur, elle est debout dans mes rêves...



NDLR. Il nous a paru intéressant d'agrémenter la promenade de Colette à travers les rues de son quartier, de photos d'hier et d'aujourd'hui.

Comme elle, racontez-nous, vous aussi, la vie dans votre quartier, votre pâté de maisons, votre rue... C'est une façon de raconter notre histoire, notre vie quotidienne et de laisser à nos descendants une trace de notre passé.

Le soleil colonial

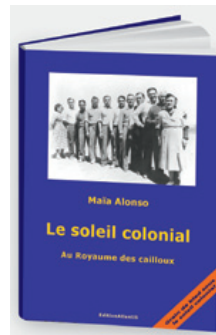
les lecteurs de la Librairie pied-noir ont élu leur coup de cœur littéraire !

Le 1^{er} décembre 2014 le Prix des lecteurs de la Librairie pied-noir a été attribué, pour sa première édition, à Maïa Alonso et son roman **Le Soleil colonial** paru aux éditions Atlantis.

Le site internet de vente en ligne d'ouvrages sur l'Afrique du Nord a voulu mettre à l'honneur, avec ce Prix, le coup de cœur littéraire de ses lecteurs pour l'année 2014.

Maïa Alonso, avait déjà obtenu le prix « Terre d'Egriss » pour son roman en début d'année. Elle remercie vivement ses lecteurs pour leur soutien.

Le Soleil colonial a touché plus d'un lecteur : « Un livre poignant et attachant » ; « Une réhabilitation poignante des Européens d'Algérie » ; « Je pouvais même sentir la terre » « C'est le plus beau livre sur les Pieds-Noirs et leurs ancêtres que j'ai lu ces cinq dernières années ».



L'auteur, elle, en parle comme d'un témoignage de la grandeur de ces femmes et de ces hommes à la peine pendant toute leur vie pour fertiliser une terre sauvage et hostile, et qui sont devenus seigneurs - mais d'un royaume de cailloux qu'ils ont passionnément aimé... Mais aussi, comme d'un hommage à la fraternité qui régnait en Algérie, fait oublié de l'histoire officielle.

Si vous n'avez pas lu les livres de Maïa Alonso, il est possible de se les procurer : www.librairie-pied-noir.com - Tél. 06 71 01 35 74

Noces d'or

Nos amis Charly et Danielle Ribou s'étaient mariés à Libercourt (Pas de Calais) le 4 juillet 1964.



Ils ont fêté, à Blagnac, leur cinquante ans de mariage, entourés de leur famille et d'amis proches.

Toutes nos félicitations à Danielle et Charly pour leur belle union. Et encore

beaucoup de belles célébrations d'anniversaire de mariage !

Distinction

Notre ami Pierre Gimenez, qui demeure à Amélie-les-Bains (66), a été nommé au grade de chevalier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur. **Toutes nos félicitations à Pierre Gimenez !**



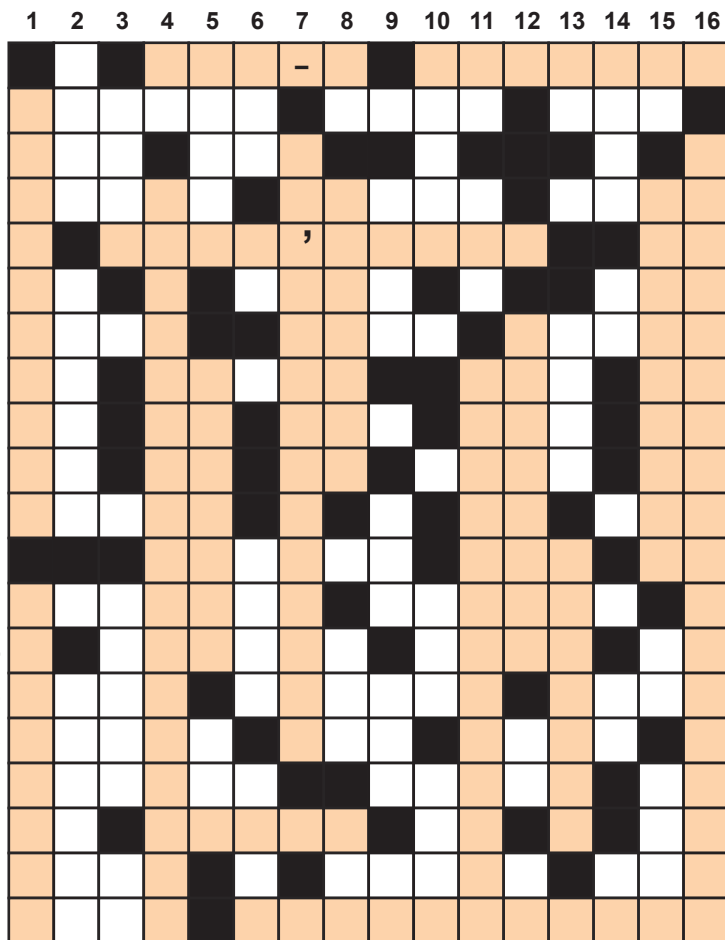
Détente en chansons !

Horizontalement

- 1** -Connue sous le titre de «Banana Boat Song», cette Chanson-phare d'Harry Belafonte (1956), fut interprétée avec succès par John Williams en 1957. -Le premier grand succès (1955) des Platters (2 mots). **2** -Goudron. -Construit. -Il faut faire l'âne pour en avoir. **3** -Le soleil s'y lève. -D'une seule couleur. **4** -Exagérément satisfaits. -Claques. -Œuf des petits. **5** -Chanson (3mots) improvisée par Ray Charles en concert en 1959, reprise, entre autres, par les Chats Sauvages sous le titre de « Est-ce que tu le sais ». -De Droite à gauche, adjectif démonstratif. **6** -Fleuve d'Italie. -Affluent de la Dordogne qui traverse Coutras et Libourne. -Initiales d'un ancien directeur général du FMI. **7** -De droite à gauche, grande fête officielle, réception. -Réputés douillets. -Claudiqua. **8** -Article défini. -Automate. -C'est aussi du fric ou de l'oseille. -Service des Renseignements. **9** -Cité antique de Mésopotamie. -Interjection pour interpeller. -La guerre des Anglais mais aussi des Américains. -Elle au masculin. -Zeus la transforma en génisse. **10** -Saint Normand. -Phonétiquement assez. -Le football à Marseille. -Combat singulier. -Absorbé. **11** -Prénom de l'actrice suédoise Ekberg. -Réunion d'officiers supérieurs. -Cadeau mais aussi talent. **12** -Peuvent être Reine-claude ou Quetsche. -Serpent constricteur. -Pour la vierge de Santa Cruz. **13** -Femme d'un certain âge, corpulente et vulgaire. -Blanc des Antilles. **14** -Remis debout. -Vase funéraire. -Interjection de surprise ou d'admiration. **15** -Avance, crédit. -Éponger. -Saoûl. **16** -Idéale. -Se précipita, se rebiffa. -Remplacent les euros au Japon. **17** - Gardiens de la paix. -Conspua. -Article d'importation. **18** -De droite à gauche, ville de Champagne. -Premier succès international de la carrière de Paul Anka. -Constante du cercle. -Version Originale. **19** -Créature. -Faible, lâche. - Noble ou oiseau rapace. **20** -Bramer. - Rock (2mots) des Chaussettes Noires (1961) commençant par : « Monsieur le directeur, sans même le savoir...).

Verticalement

- 1** -Ce classique du rock'n'roll (4 mots) de Gene Vincent (1956) fut reprise par de nombreux interprètes dont Les Chaussettes Noires et Johnny Halliday pour la France. -Slow (2mots) des Platters, un grand succès en 1956. **2** -Située (chez le notaire). -Grande île en Charente Maritime. -Course de bateaux. **3** -De bas en haut, unité de puissance électrique. -Pause, cessez-le-feu. -Face à la Rochelle. **4** -Article défini contracté. -Ce slow (3 mots) fut, en 1956, le plus grand succès des Platters. **5** -Divertit. -Chanson (2 mots, dont le prénom de sa dulcinée) de Neil Sedaka en 1958. -De bas en haut, « ...missa est ». **6** -De bas en haut, Maréchal d'empire, Prince de la Moskowa. -Titane. -Viennent avant les autres. -Romancière du 19^{ème} siècle, au pseudonyme masculin, auteur de « la mare au diable ».... **7** -Adaptée du standard italien « O Sole Mio », cette chanson (4 mots) fut interprétée par Elvis Presley en 1960. **8** -Fleuve de Sibérie. -De bas en haut, cette chanson de 1956, eut un immense succès et allait faire d'Harry Belafonte le roi du Calypso. -Cela aurait pu être le nom de l'Euro. -Accident vasculaire cérébral. **9** -Extrémité distale du membre inférieur humain. -Moitié d'escroc. -Détesté. -Pour ajouter. **10** -Enlevées. -Voie urbaine. -Le ... de Dôme ? **11** -Conjonction négative. -Accessoire féminin. -Chanson (2 mots) enregistrée en 1940 et interprétée par de nombreux artistes dont Louis Armstrong (1949) et, version la plus connue, par Fats Domino (1956). **12** -Standard du Blues (2 mots) dans les années cinquante interprété par Elvis Presley, Ella Fitzgerald et Louis Armstrong. -Participe passé d'avoir. -Cardinaux opposés. **13** -Ville légendaire de Bretagne engloutie. -Organe de la vue. -De bas en haut, ce slow des Chaussettes Noires (1961), a pour titre un prénom féminin. **14** -Jouet qui monte et descend le long d'un fil. -Finit chaque jour de la semaine mais commence le dimanche. -Abréviation de versus. -Note. **15** -Pronom indéfini. -Chanson française (4 mots) interprétée entre autres par Yves Montand (1948), Eddie Constantine (1955) et, surtout, par Louis Armstrong (1950) dans une version jazz qui conserve le titre français. -Métal d'alliance. -De bas en haut, citerne, réservoir. **16** - Chanson (4 mots) emblématique de la naissance du rock'n'roll en 1955, interprétée par Bill Haley et son groupe, The Comets.



Solution du N° 130





Carnet de l'Amicale

Décès

- **Ernestine Cazorla**, décédée à l'âge de 88 ans. Elle était la fille De Valentin Cazorla, marchand de bois et charbons à Saïda. De la part de sa belle-sœur Cécile Ruiz-Cazorla. 26200 Montélimar



Jacqueline, son épouse, ses enfants et petits-enfants, Juan, son frère, et Edmond ont l'immense tristesse de vous faire part du décès accidentel au Sénégal de **Félix Rodriguez**, à l'âge de 69 ans. 69330 - Meyzieu

- **Henry Mercy**, décédé le 9 août 2014 à Orléans, à l'âge de 87 ans. De la part de son épouse Marie, née Romero, et de ses enfants. 92320 - Châtillon
- **Marcel Jullié**, de Oued-Taria, décédé le 8 octobre 2014 à l'âge de 92 ans aux USA. De la part de son épouse Clairette Ruiz, de Franchetti, et de sa belle-sœur Huguette Ruiz. 92320 - Châtillon
- Née et mariée à Saïda, **Odette Lopez** est décédée le 11 octobre 2014 à Grenoble, à l'âge de 72 ans. De la part de son époux Bernard Le Ray, de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 38130 - Échirolles



René Timoner, décédé le 28 novembre 2014 à l'âge de 73 ans. De la part de son épouse Claire, ses enfants Marie-Joëlle et Stéphane, ses petits-enfants Antoine, Théo et Quentin. 33470 Saint Maurice de Gujan-Mestras

- **Claude Ségura**, décédé à Montpellier le 9 décembre 2014, à l'âge de 82 ans. De la part de son épouse Cosette, née Navarro, de ses enfants et petits-enfants. 34660 - Cournonterral
- Éliane (née Alezra), Nicole, Patrick et Roger Lascar ont l'immense douleur de vous faire part du décès de leur époux, père et frère : **Marc Paul Lascar**, survenu le 31 décembre 2014. Paulo avait 76 ans, il habitait à Marseille. Toutes les familles pleurent leur cher parent ainsi que tous ses petits-enfants.
- **Marie-Marcelle Lesaffre**, née Pérez, décédée le 3 janvier 2015, à l'âge de 84 ans. De la part de son époux Michel, de ses enfants et petits-enfants. 92120 - Montrouge



Désiré Martinez, né le 16 décembre 1929 à Aïn El Hadjar, décédé le 16 janvier 2015, à Mâcon, à l'âge de 85 ans. De la part de Josy, sa sœur, et de Françoise, Marianne, Thierry, Dominique, ses enfants. 71850 - Charnay les Mâcon

- **Françoise Baylé**, décédée le 17 janvier 2015 à l'âge de 82 ans. De la part de son époux André, ses enfants Joëlle, Paul et Marie-Claude, ses petits-enfants Bertrand, Samantha et Thomas, son arrière-petite-fille Lucie. 34500 Béziers
- Avec une grande tristesse, Bernadette Martin, née Bounaud, nous informe du décès, le 23 janvier 2015, de sa maman **Odette Bounaud**, née Retch, dernier des six enfants de la famille Retch (30 rue Maillot à Saïda). 59 avenue Victor Hugo - 58300 Decize
Pensées aux sœurs et frère d'Odette : Anne-Marie †2014, Éliette †2006, Robert †1991, Arlette †1960, Yvonne †1959, et à son époux Marcel Bounaud †1998.



Evelyne Rivas, décédée le 06 février 2015, à l'âge de 62 ans. De la part de ses frères et sœur Manuel, Lucien, Pierrette et des familles Figueredo, Aguerra, Escobar et Étienney. 66000 Perpignan.

- **André Grimaud**, Chevalier de l'Ordre du Mérite Maritime, décédé le mercredi des Cendres, le 18 février 2015. De la part de l'abbé Gabriel (André-Pierre) Grimaud, Philippe Denat et son épouse, Madame Jean-Yves (†) Grimaud-Dionisi, de ses enfants Alexandra, François, Ève, Marie-Gabrielle, Jean-Marie, de ses petits-enfants Sasha, Jules, Lisa, Amandine et de ses arrière-petits-enfants, ainsi que des familles Grimaud, Gaillac, Volle et Génolini. 93340 Le Raincy
- **Angéline Duran**, née Sanchez, décédée le 27 février 2015 à l'âge de 97 ans, épouse de Pierre Duran (†) (TRCFA). De la part de ses enfants Michèle, Alain et Hubert, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. 91300 Massy



Jean Barrancos (Jeannet), décédé le 6 mars 2015, à l'âge de 67 ans. De la part de son épouse Suzie et de ses deux filles, Géraldine et Ève, ainsi que de ses deux petits-enfants, Roméo et Tom. 38360 Novarey

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.

Naissances

- **Nicole Lignères et Jean-Jacques May** ont la joie d'annoncer la naissance d'**Augustin** le 23 avril 2014, frère d'Adrien, au foyer de leur fille Karine et de son époux Didier Jego. Augustin et Adrien sont les cousins germains de Maïlys et Louanne, filles de Maya et de son époux Jean-Michel Charloton.
- **Simone et François Cerna** sont heureux d'accueillir leur 3^{ème} arrière-petite-fille **Sienna Céline Élise Demoro**, née le 1^{er} septembre 2014 à Bourgoin-Jallieu (Isère)
- **Simone Trépié**, née Lalet, est heureuse de vous annoncer la naissance de son 7^{ème} arrière-petit-enfant, **Élia**, née le 5 décembre 2014.

Nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens, à leurs parents, grands-parents et arrière-grands-parents.

Anniversaire

Marie-Jeanne (Manou) Gimenez, née Roquemora, a fêté ses **100 ans** le dimanche 8 février 2015 à Saint-Gély du Fesc (34) à la maison de retraite Belle Viste. De la part de sa nièce Hélène Gimenez, veuve Alberto. 34500 Béziers

Très vives félicitations et... encore beaucoup de beaux anniversaires à notre amie Manou !